

1. Le réalisme

■ **ORIGINES** : Issue d'idées novatrices, la Révolution française de 1789 a bouleversé en profondeur la société dans ses fondements mêmes. La littérature subira elle aussi ces transformations considérables. Dégagée des impératifs religieux et plus particulièrement catholiques, elle s'attachera dorénavant, et pour longtemps, à la Science et à la Raison pour tâcher d'expliquer le monde et chose fort inouïe, pour tenter de le modifier.

■ **ENJEUX** : Au XIX^e siècle, il s'agit de présenter et de concevoir le monde comme quelque chose de rationnel et de concret. Les notions, devenues fondamentales pour nous, l'égalité de nature, la légalité s'imposant à chaque individu et la laïcité, sont directement issues de ces mouvements intellectuels qui tendent à mettre l'humain au centre des préoccupations et non, ainsi que sous l'ère monarchique, l'asservissement du plus grand nombre à une classe minoritaire. Tous les domaines vont être touchés par ces idées nouvelles et la notion de réalité comme base d'étude s'imposera. La médecine, l'industrie, l'artisanat, l'économie, la politique, le commerce, les arts, les transports, tout sera vu désormais comme une « science », c'est-à-dire un domaine où l'expérimentation rationnelle compte plus que l'intuition ou le respect des dogmes ancestraux, qu'ils soient religieux ou monarchiques. L'homme se met face au monde et use de ses moyens intellectuels pour l'appréhender et le plier à ses exigences de rationalisme et de progrès.

■ **OBJECTIFS** : Le roman réaliste et naturaliste sera le champ d'exploration des nouvelles théories scientifiques, politiques et idéologiques. Il ne s'agit plus de raconter des amours impossibles et des intrigues complexes, centrées sur un couple d'amants. Le roman devient un objet de dénonciation sociale et politique, un tableau vivant des mœurs et avancées de cette époque. La révolution industrielle y tient forcément une grande place, puisque les modifications qu'elle engendre sont considérables et impactent durablement la vie même des citoyens. Le personnage devient l'emblème des changements sociaux et intellectuels de cette époque.

Honoré de Balzac (1799-1850)

Présentation

En littérature, ces principes d'explication du monde vont être tout d'abord mis en lumière par Honoré de Balzac qui par ses 137 romans, visera l'exhaustivité de l'étude des « sciences humaines » et voudra démontrer les principes naturels humains pour les faire voir et les expliquer. Il établira une très vaste étude de ce qu'il appellera **La Comédie humaine**, mettant en scène tous les domaines de la vie, sans plus être retenus par des considérations morales ou religieuses. Il regroupera les romans étudiant les mœurs sociales selon différentes catégories, « scènes de la vie de province », « scènes de la vie parisienne », « scènes de la vie militaire », « scènes de la vie privée », « scènes de la vie politique » et « scènes de la vie de campagne ». S'y adjoindront des études analytiques et philosophiques.

Né à Tours en 1799, dans une famille bourgeoise, Honoré de Balzac s'est très tôt adonné à la philosophie et à la littérature. Il composera 137 romans, réunis sous le vaste titre de **La Comédie humaine**, dont les plus célèbres sont *Le Lys dans la vallée*, *Illusions perdues*, *Splendeurs et misères des courtisanes*, *Le Père Goriot* et *La Cousine Bette*.

Balzac dénonce surtout cette soif d'argent et de pouvoir qui ravage la société de son temps et corrompt les relations humaines. Il s'attaque aux fondements du mariage comme au système judiciaire, aux défauts tels que l'avarice, l'orgueil ou l'ambition folle. Aucun sujet ne saurait échapper à son regard et à son analyse. L'heure n'est plus à la prudence ou à l'hypocrisie. Son dessein est de dresser le portrait sans concession de la nouvelle société française, à travers les personnages de maris et femmes, d'enfants et de prêtres, de médecins, de juges, de ministres et de voleurs.

Il crée ce style si nouveau qui caractérisera le réalisme : mêlant les différents types de langage (patois, dialecte, jargon spécifique aux professions diverses), il n'hésite pas à retranscrire fidèlement les mots tels qu'ils sont prononcés. Le récit devient plus vivant car plus proche de la réalité crue des discours. De plus, les descriptions sont nombreuses et très étoffées, obéissant au souci continu de précision et d'analyse.



Bon à savoir

Balzac était un travailleur acharné et criblé de dettes, à cause de ses faillites, il s'attachait à sa table pour s'obliger à y rester... Il buvait des litres de café noir pour se maintenir en veille et être capable d'écrire ! Il mourra à 51 ans et c'est Victor Hugo qui prononcera son éloge funèbre.

- 📖 Lire l'excellente biographie de Balzac, écrite par Stefan Zweig: *Balzac, le roman de sa vie*, parue aux éditions Le Livre de Poche, en 1950.
- 🏰 Visiter le musée Balzac, sis dans son château de Saché, en Touraine (www.lysdanslavallee.fr)



Extrait 1 **Le Père Goriot (1835)**

Scène de la vie quotidienne

Dans la pension Vauquer, habitent nombre des personnages récurrents qui feront le succès des grands romans de Balzac. Le jeune Eugène de Rastignac, alors étudiant en droit, côtoie Jacques Collin, alias Vautrin, ancien forçat qui se cache sous différents pseudonymes (Trompe-la-mort, Carlos Herrera, M. de Saint-Estève, William Barker) et apprend avec lui les cruautés et fourberies du monde parisien. Le Père Goriot est un vieux vermicellier qui a fait fortune et s'est ruiné pour assurer à ses deux filles Anastasie et Delphine, une place brillante dans la société. Images vivantes de l'ingratitude et de la cupidité, les deux filles, pourtant mariées à des hommes riches, le comte de Restaud et le baron de Nucingen, n'hésitent jamais à voler leur père et le laissent mourir dans un dénuement total.

Le personnage du père Goriot est resté comme l'emblème du sacrifice et de l'amour paternel poussés à leur comble. Au moment de sa mort, assisté d'Eugène et de Bianchon, étudiant en médecine habitant la pension Vauquer, le vieux père ne pense qu'à ses filles et attend leur dernière visite.

Parvenu en haut de l'escalier, Eugène trouva le père Goriot maintenu par Bianchon, et opéré par le chirurgien de l'hôpital, sous les yeux du médecin. On lui brûlait le dos avec des moxas, dernier remède de la science, remède inutile.

— Les sentez-vous ? demandait le médecin.

Le père Goriot, ayant entrevu l'étudiant, répondit :

— Elles viennent, n'est-ce pas ?

— Il peut s'en tirer, dit le chirurgien, il parle.

— Oui, répondit Eugène, Delphine me suit.

— Allons, dit Bianchon, il parlait de ses filles, après lesquelles il crie comme un homme sur le pal crie, dit-on, après l'eau.

— Cessez, dit le médecin au chirurgien, il n'y a plus rien à faire, on ne le sauvera pas.

Bianchon et le chirurgien replacèrent le mourant à plat sur son grabat infect.

— Il faudrait cependant le changer de linge, dit le médecin. Quoiqu'il n'y ait aucun espoir, il faut respecter en lui la nature humaine. Je reviendrai, Bianchon, dit-il en l'étudiant. S'il se plaignait encore, mettez-lui de l'opium sur le diaphragme.

Le chirurgien et le médecin sortirent.

— Allons, Eugène, du courage, mon fils ! dit Bianchon à Rastignac quand ils furent seuls, il s'agit de lui mettre une chemise blanche et de changer son lit. Va dire à Sylvie de monter des draps et de venir nous aider.

Eugène descendit et trouva madame Vauquer occupée à mettre le couvert avec Sylvie. Aux premiers mots que lui dit Rastignac, la veuve vint à lui, en prenant l'air aigrement doucereux d'une marchande soupçonneuse qui ne voudrait ni perdre son argent, ni fâcher le consommateur.

— Mon cher monsieur Eugène, répondit-elle, vous savez tout comme moi que le père Goriot n'a plus le sou. Donner des draps à un homme en train de tortiller de l'œil, c'est les perdre, d'autant qu'il faudra bien en sacrifier un pour le linceul. Ainsi, vous me devez déjà cent quarante-quatre francs, mettez quarante francs de draps, et quelques autres petites choses, la chandelle que Sylvie vous donnera, tout cela fait au moins deux cents francs, qu'une pauvre veuve comme moi n'est pas en état de perdre. Dame ! Soyez juste, monsieur Eugène, j'ai bien assez perdu depuis cinq jours que le guignon s'est logé chez moi. J'aurais donné dix écus pour que ce bonhomme-là fût parti ces jours-ci, comme vous disiez. Ça frappe mes pensionnaires. Pour un rien, je le ferais porter à l'hôpital. Enfin, mettez-vous à ma place. Mon établissement avant tout, c'est ma vie, à moi.

Eugène remonta rapidement chez le père Goriot.

— Bianchon, l'argent de la montre ?

— Il est là, sur la table, il en reste trois cent soixante et quelques francs. J'ai payé sur ce qu'on m'a donné tout ce que nous devons. La reconnaissance du Mont-de-piété est sous l'argent.

— Tenez, madame, dit Rastignac après avoir dégringolé l'escalier avec horreur, soldez nos comptes. Monsieur Goriot n'a pas longtemps à rester chez vous, et moi...

— Oui, il en sortira les pieds en avant, pauvre bonhomme, dit-elle en comptant deux cents francs, d'un air moitié gai, moitié mélancolique.

— Finissons, dit Rastignac.

— Sylvie, donnez les draps, et allez aider ces messieurs là-haut.

— Vous n'oubliez pas Sylvie, dit madame Vauquer à l'oreille d'Eugène, voilà deux nuits qu'elle veille.

Dès qu'Eugène eut le dos tourné, la vieille courut à sa cuisinière: — Prends les draps retournés, numéro sept. Par Dieu, c'est toujours assez bon pour un mort, lui dit-elle à l'oreille.

Eugène, qui avait déjà monté quelques marches de l'escalier, n'entendit pas les paroles de la vieille hôtesse.

— Allons, lui dit Bianchon. Passons-lui sa chemise. Tiens-le droit.

Eugène se mit à la tête du lit et soutint le moribond, auquel Bianchon enleva sa chemise, et le bonhomme fit un geste comme pour garder quelque chose sur sa poitrine, et poussa des cris plaintifs et inarticulés, à la manière des animaux qui ont une grande douleur à exprimer.

— Oh ! Oh ! dit Bianchon, il veut une petite chaîne de cheveux et un petit médaillon que nous lui avons ôtés tout à l'heure pour lui poser ses moxas. Pauvre homme ! Il faut la lui remettre. Elle est sur la cheminée.

Eugène alla prendre une chaîne tressée avec des cheveux blond cendré, sans doute ceux de madame Goriot. Il lut d'un côté du médaillon : Anastasie et de l'autre : Delphine. Image de son cœur qui reposait toujours sur son cœur. Les boucles contenues étaient d'une telle finesse qu'elles devaient avoir été prises pendant la première enfance des deux filles. Lorsque le médaillon toucha sa poitrine, le vieillard fit un *han* prolongé qui annonçait une satisfaction effrayante à voir. C'était un des derniers retentissements de sa sensibilité, qui semblait se retirer au centre inconnu d'où partent et où s'adressent nos sympathies. Son visage convulsé prit une expression de joie malade. Les deux étudiants, frappés de ce terrible éclat d'une force de sentiment qui survivait à la pensée, laissèrent tomber chacun des larmes chaudes sur le moribond qui jeta un cri de plaisir aigu.

— Nasie ! Fifine ! dit-il.

— Il vit encore, dit Bianchon.

— À quoi ça lui sert-il ? dit Sylvie.

— À souffrir, répondit Rastignac. [...]

Notes

Moxa : substance telle que la poudre de feuille séchée d'armoise, le coton ou l'étope, souvent à la forme d'un petit cône, que l'on applique sur quelque partie du corps et à laquelle on met le feu. Utilisé dans la médecine asiatique traditionnelle, le moxa sert à stimuler certains points d'acupuncture.

Grabat : paillasse sale et informe qui servait de lit aux plus pauvres, notamment aux esclaves.

Linceul : suaire, drap mortuaire, traditionnellement en lin, qui sert à envelopper les cadavres.

Mont-de-piété : établissement où l'on prête de l'argent en échange du dépôt d'un objet.

Sympathies : ici, souffrances morales.

Nasie et Fifine : diminutifs affectueux de Anastasie et Delphine, les filles du père Goriot.

📖 Analyse: en quoi ce passage est-il réaliste ?

Le rôle des objets : la description réaliste s'appuie sur les objets de la vie courante et effective des gens : ici, les draps blancs pour garnir le lit du mourant, l'usage des moxas pour tenter de le guérir, les sommes d'argent que l'on compte et recompte, le couvert que l'on met sur la table, la montre vendue au mont-de-piété sont autant de signes de réalité que le lecteur de cette époque reconnaît comme siens et véridiques. Ils ancrent la scène dans la réalité.

L'analyse des sentiments humains : les personnages sont représentatifs de certains comportements. Ici, les deux jeunes hommes, Eugène et Bianchon, sont animés de sentiments humains et bienveillants : ce sont eux qui s'occupent des derniers instants du père Goriot et veillent sur lui. Ils sont pour lui les fils qu'il n'a pas eus et remplacent les filles défailantes. Ils sont dans ce passage l'expression de l'amour humain désintéressé et pur. En revanche, la veuve Vauquer et Sylvie sont les emblèmes des vices des humains : l'avarice, l'égoïsme, la cupidité ; l'aspect matériel de l'existence les occupe uniquement. Elles sont opposées aux deux étudiants par ce côté basement concret et avide. Les deux médecins représentent l'aspect scientifique nouveau de la société du XIX^e siècle. Ils sont présents, posent des moxas, évaluent la situation du malade et admettent leur inefficacité à le sauver. Le père Goriot ne meurt pas de maladie, mais de sa souffrance morale. La science ne peut rien contre cela...

Le père Goriot reste l'image du martyr, du sacrifice paternel : il meurt d'être abandonné par ses filles à qui il a tout donné. Il les aime jusqu'au dernier moment, dans un aveuglement terrible de son amour.

💡 *Bon à savoir*

« À nous deux maintenant ! » C'est à la fin du roman que Rastignac lance ce célèbre défi à Paris et à la société parisienne dont il a découvert les vices. Cette parole est restée comme l'emblème de la revanche de l'individu pur contre le groupe corrompu.

📖 Prolongements

🎬 **Le Père Goriot** a fait l'objet de deux adaptations cinématographiques : l'une en 1945, par Robert Vernay et l'autre en 2004 par Jean-Daniel Verhaeghe, dont le rôle-titre est tenu par Charles Aznavour.

📖 **Le Père Goriot** existe aussi en bande dessinée : le scénario est de Philippe Thirault et Thierry Lamy et le dessin de Duhamel, aux éditions Delcourt (2009).

Extrait 2 **Le Lys dans la vallée (1835)**

L'analyse des sentiments

Le Lys dans la vallée est un des plus célèbres romans balzaciens. Félix de Vandenesse, double de Balzac jeune, après une enfance douloureuse, rencontre une femme qui lui semble être la perfection, Madame de Mortsauf. Elle est mariée, a deux enfants et n'avouera jamais à Félix les sentiments qu'elle ressent pour lui. Félix, après des années d'amour platonique, s'éprend d'une lady et vit avec elle une passion charnelle. Madame de Mortsauf se laissera mourir de chagrin...

Dans la scène suivante, Félix rencontre Blanche de Mortsauf pour la première fois, dans un dîner mondain :

« Il était impossible de sortir, je me réfugiai dans un coin au bout d'une banquette abandonnée, où je restai les yeux fixes, immobile et boudeur. Trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant prêt à s'endormir en attendant le bon plaisir de sa mère, et se posa près de moi par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid. Aussitôt, je sentis un parfum de femme qui brilla dans mon âme, comme y brilla depuis la poésie orientale. Je regardai ma voisine et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête; elle devint toute ma fête. Si vous avez bien compris ma vie antérieure, vous devinerez les sentiments qui sourdirent en mon cœur. Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler, des épaules légèrement rosées qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première fois, de pudiques épaules qui avaient une âme, et dont la peau satinée éclatait à la lumière comme un tissu de soie. Ces épaules étaient partagées par une raie, le long de laquelle coula mon regard, plus hardi que ma main. Je me haussai tout palpitant pour voir le corsage et fus fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans des flots de dentelle. Les plus légers détails de cette tête furent des amorces qui réveillèrent en moi des jouissances infinies : le brillant des cheveux lissés au-dessus d'un cou velouté comme celui d'une petite fille, les lignes blanches que le peigne y avait dessinées et où mon imagination courut comme en de frais sentiers, tout me fit perdre l'esprit. Après m'être assuré que personne ne me voyait, je me plongeai dans ce dos comme un enfant qui se jette dans le sein de sa mère, et je baisai toutes ces épaules en y roulant ma tête. Cette femme poussa un cri perçant, que la musique empêcha d'entendre; elle se retourna, me vit et me dit : « Monsieur ? » Ah ! Si elle avait dit : « Mon petit bonhomme, qu'est-ce qui vous prend donc ? » je l'aurais tuée, peut-être; mais à ce *monsieur*, des larmes chaudes jaillirent de mes yeux. Je fus pétrifié par un regard animé d'une sainte colère, par une tête sublime couronnée par un diadème de cheveux cendrés, en harmonie avec ce dos d'amour. La pourpre de la pudeur offensée étincela sur son visage, que désarmait déjà le pardon de la femme qui comprend une frénésie quand

elle en est le principe, et devine des adorations infinies dans les larmes du repentir. Elle s'en alla par un mouvement de reine. Je sentis alors le ridicule de ma position; alors seulement je compris que j'étais fagoté comme le singe d'un Savoyard. J'eus honte de moi. Je restai tout hébété, savourant la pomme que je venais de voler, gardant sur mes lèvres la chaleur du sang que j'avais aspiré, ne me repentant de rien, et suivant du regard cette femme descendue des cieux. Saisi par le premier accès charnel de la grande fièvre du cœur, j'errai dans le bal devenu désert, sans pouvoir y retrouver mon inconnue. Je revins me coucher métamorphosé. »

Notes

Sourdre: jaillir, naître.

Gorge: désigne ici la poitrine.

Gaze: fin tissu blanc, ajouré et transparent.

Fagoté comme le singe d'un Savoyard: habillé comme les animaux de cirque, de démonstration. Félix a conscience du ridicule de son habit de provincial.

📖 Analyse

Cette scène de rencontre est avant tout le premier émoi d'un jeune homme devant une femme plus âgée que lui. Il est séduit par sa sensualité et ne peut réprimer son désir de la toucher. Par la finesse de ses analyses psychologiques, Balzac s'est imposé comme le romancier du cœur et le modèle que les auteurs de son siècle suivront. Son génie est capable d'expliquer les sentiments et mouvements de l'âme des hommes comme des femmes, des religieux comme des courtisanes. Il ne cherche ni à donner une morale, ni à la détruire mais à peindre les tourments humains et les forces mises en puissance. On peut trouver sous sa plume autant de saintes que de femmes perdues et l'on chercherait à tort le regard du juge. Le réalisme consiste à dire ce qui est, non ce qui devrait être !

La réaction de cette inconnue flatte le jeune Félix car elle le reconnaît comme un « homme », en l'appelant *Monsieur* et donc le place dans un rôle d'amant potentiel, de séducteur possible. Il accède à la virilité. Ce roman peut aussi faire figure de roman d'apprentissage, au même titre que *L'Éducation sentimentale* de Flaubert.

Passé le premier moment de ce contact, il ressent de la honte, comme Adam et Eve après avoir mangé le fruit défendu au paradis. Ici, les allusions à la scène biblique sont très claires et entourent cette rencontre de l'idée du péché: Félix et Blanche, malgré leurs sentiments, n'oseront jamais vivre cet amour et se sentiront coupables au fond d'eux de leurs sentiments. On se souvient de ces pudeurs chastes et très imprégnées de catholicisme, mises en lumière dans le roman précieux *La Princesse de Clèves*, de Mme de Lafayette. Le véritable amour est spirituel, non physique.